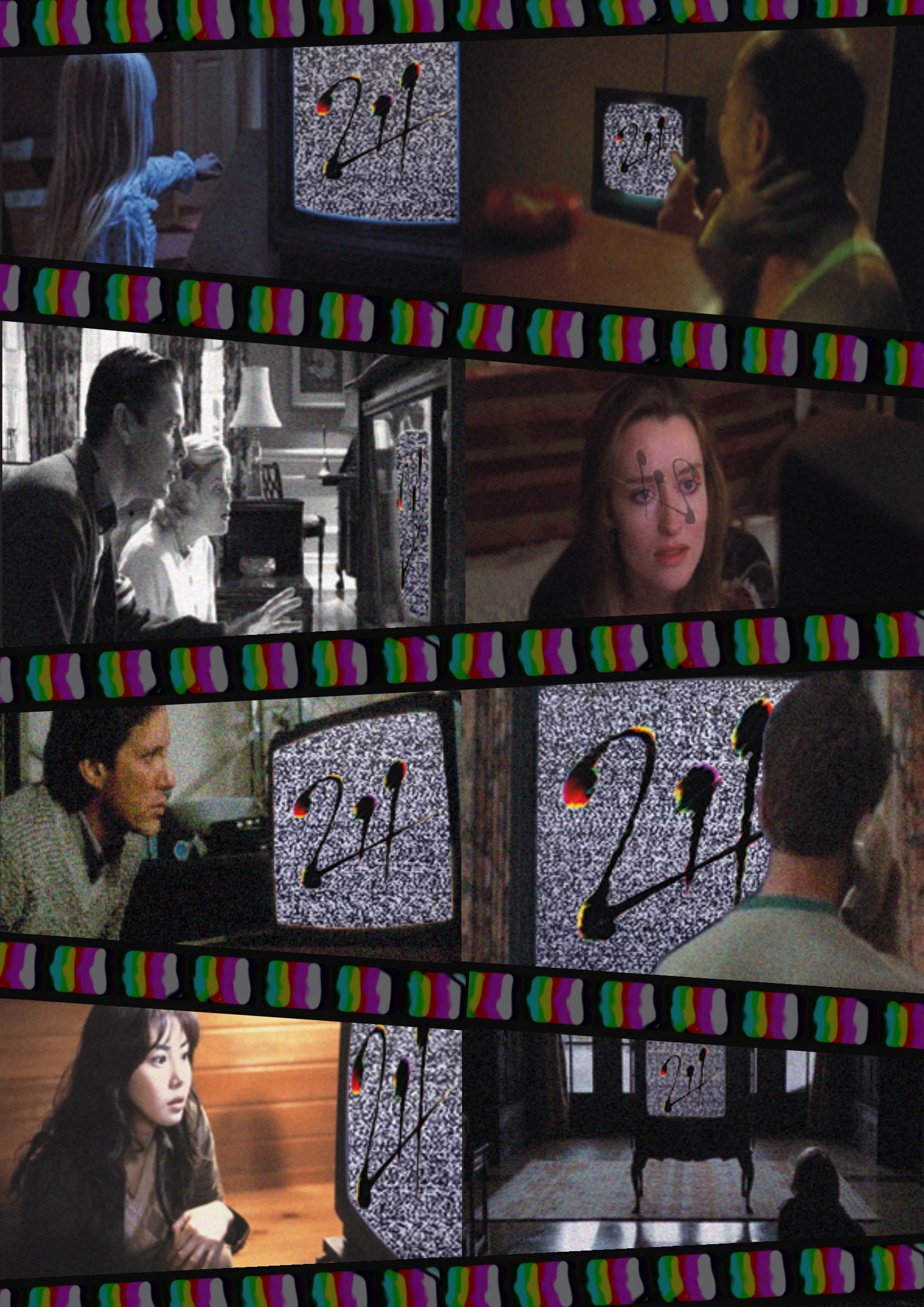


N°11

Le 211 Regards

Le cinéma sous tous ses angles





Le 2^e Regard

L500

Publié en
octobre 2025



Bonjour chers cinéphiles,

Difficile de ne pas être fébrile à la venue d'un festival de films. Cela est encore plus vrai pour un festival du niveau du Toronto International Film Festival, ou TIFF.

Le TIFF fêtait son 50e anniversaire et moi j'y fêtais ma première venue. Ma première expérience à visionner des films en boucle pendant 11 jours consécutifs et à déambuler dans les marées de cinéphiles des quatre coins du monde.

Des 26 projections auxquelles j'ai assisté, 13 textes en sont nés, tous rédigés durant mon séjour à Toronto. Ce numéro est une compilation de l'ensemble de ces critiques. Des reconstitutions historiques, des auteurs indépendants, des comédies absurdes, des documentaires politiques; des films de partout pour tous les goûts.

Ce ne sont peut-être pas les plus grands titres sortis dans le festival, mais ce sont toutes des œuvres méritant un regard, pour de bonnes ou mauvaises raisons.

Bref, j'espère que ce numéro vous offrira un autre regard sur le TIFF offrant une vision différente des grands médias, mais dont l'amour cinéophile est tout aussi sincère. C'est cela après tout un festival; une expérience où de la curiosité naissent les découvertes. Je vous souhaite une bonne lecture et de belles découvertes inattendues.

– Mathieu Giroux, rédacteur en chef du 24 Regards





Histoire d'une conquête : <i>Palestine 36</i>	4
Le pouding aux hallucinogènes : <i>Egghead Republic</i>	6
Une perle rayonnant de mille feux : <i>Mille secrets et mille dangers</i>	8
Un jeu perdu d'avance : <i>Unidentified</i>	10
Chaos assourdissant entre quatre murs : <i>Noviembre</i>	11
L'adolescence et ses pommes : <i>The World of Love</i>	13
D'une évidence trop parfaite : <i>Orwell : 2 + 2 = 5</i>	15
Un voleur de bicyclette à Chinatown : <i>Lucky Lu</i>	17
L'argent pousse dans les arbres venimeux : <i>Gagne ton ciel</i>	19
Un film à ne pas cacher sous le lit : <i>Dust Bunny</i>	21
Un diamant de chair et de rouille : <i>Junk World</i>	23
Un soleil levant dans un monde froid : <i>Rental Family</i>	25
C'est normal aux États-Unis : <i>Normal</i>	27



Histoire d'une conquête - *Palestine 36*

Avec son nouveau film, *Palestine 36*, la cinéaste palestinienne Annemarie Jacir démontre une triste vérité dont l'existence continue d'affliger des millions de vies : l'histoire est damnée de se répéter. C'est un plongeon dans le passé où la destination est aujourd'hui même. Un voyage monté avec talent et son lot d'émotions.

Un vent sioniste

En 1936, un nouveau vent menaçant la Palestine se lève. Leurs terres sont réclamées par des acteurs politiques sionistes et les autorités britanniques sont là pour répondre à leur demande, tout cela en faisant fi des villages locaux bien sûr. Ce sera donc le rôle des villageois palestiniens de défendre leurs terres. C'est la grande révolte arabe et tous se battront cœur et âme pour empêcher des envahisseurs d'empiéter sur leurs terres.

Légèrement politique

Politique ? Vous croyez ? Comme les très longues ovations après sa première projection mondiale au TIFF l'ont prouvé, ce film l'est un peu. Car oui, *Palestine 36* a un parti pris sur la guerre israélo-palestinienne. Surprenant, je le sais.



Le parti pris est d'ailleurs un des thèmes cruciaux du film. Tous les personnages doivent se positionner et ceux qui ne le feront pas seront laissés derrière, il n'y a plus de place à la neutralité; des mots promettant de résonner dans la tête du public une fois sorti du cinéma.



Fait avec un cœur palestinien

Avec un tournage interrompu par les événements du 7 octobre 2023, le film ne parle pas seulement de politique, il l'est dans son essence. Impossible de s'en séparer donc. Mais au-delà de l'évidence, cela est avant tout une œuvre humaine et touchante très bien construite. Film séparé en chapitres, les premiers ne seront pas ceux qui captiveront le public. Or, son apparence convenue et parfois peu convaincante tombera après quelques chapitres pour laisser place à une aventure poignante.

C'est devant les acteurs talentueux que les émotions montent en nous, car leur prestation dépasse le simple jeu. Impossible de ne pas percevoir devant nous la douleur ressentie par des acteurs, oui, mais aussi des Palestiniens. Une forme de docu-fiction dont la définition est ici plus émotionnelle.

Toutefois, n'oublions pas l'essentiel; c'est un film palestinien admirable, mais surtout un film admirable, point. Le résultat est celui d'une équipe dévouée à l'art du cinéma dont le cœur repose sur les terres dévastées palestiniennes.





Le pouding aux hallucinogènes – *Egghead Republic*

Une tasse de journalisme gonzo, deux cuillères à table d'un roman dystopique et enfin une pincée de folie pour pimenter le tout!... Ah zut, le sac de folie a été renversé et tout est tombé dans le mélange. Le résultat ? ***Egghead Republic*** de Pella Kågerman et Hugo Lilja. Difficile de savourer le tout quand le goût de la folie prédomine.

Journalisme dingo

Sonja (Ella Rae Rappaport), une artiste comme elle aime si bien le dire, rêve de devenir l'illustratrice pour le journal subversif « Kalamazoo Herald ». Son propriétaire, Dino Davis (Tyler Labine), n'est pas très intéressé aux talents artistiques de Sonja. Ce qu'il veut lui, c'est utiliser la jeune femme pour pénétrer la forteresse de l'International Republic of Artists and Scientists (IRAS), une société secrète enfouie au Kazakhstan, pays dévasté par une bombe nucléaire au moment de la guerre froide.



Vice et ses vices

Avec son journalisme gonzo et sa culture subversive où absolument aucune barrière de décence n'est permise, le film rappelle sans équivoque le magazine Vice, dont la réalisatrice Pella Kågerman a été rédactrice fut-il un temps. À en voir l'œuvre, son expérience ne semble pas avoir été une des plus formidables.

Stagiaires payés avec des promesses d'une montée de carrière imminente, manipulation peu importe l'échelon, définition flexible de la vérité; c'est loin d'être un joli portrait brossé par la caméra ici. Nous le comprenons bien vite, peut-être un peu trop vite.



Perdu dans sa folie

Outre cette satire, le film a bien du mal à prendre une autre direction, et ce malgré le potentiel des terres radioactives où il repose. Ce potentiel sera atteint, mais seulement au moment d'une fin mémorable dont on aurait souhaité en savourer tout le mordant bien plus tôt.

Pour patienter, le duo de réalisateurs nous offre une imagerie psychédélique empreinte d'une créativité évidente. Ces séquences oniriques amusent par leur nature farfelue, mais manqueront un peu de piquant après le schéma répété à quelques reprises.

Le temps passe vite devant cette aventure rocambolesque, le mystère dans cet univers étrangement loufoque offre une expérience amusante en soi. Cependant, une fois le voyage terminé, notre estomac restera sur sa faim.





Une perle rayonnant de mille feux - *Mille secrets mille dangers*

Roman à succès ayant remporté le prix littéraire du Gouverneur général en 2022 et celui du Club des Irrésistibles en 2023, ***Mille secrets mille dangers***, de Alain Farah, est une perle littéraire québécoise indéniable. L'idée d'une adaptation au grand écran avait déjà engendré son lot de sourires sur le visage des cinéphiles, mais ce fut encore plus vrai une fois que nous avons appris que le réalisateur vedette Philippe Falardeau allait être derrière le projet. Les attentes étaient hautes, mais le résultat les dépasse.

Le jour des mille crampes

C'est le grand jour, Alain (Neil Elias) se marie avec Virginie (Rose-Marie Perreault)! Du bonheur à l'horizon en cette journée, mais aussi de l'anxiété, hélas. C'est dangereux pour Alain cela, car à la moindre trace d'angoisse, des crampes d'estomac surgissent et terrassent le pauvre homme. Malheureusement, malgré les meilleures intentions de son cousin et meilleur ami, Dodi (Hassan Mahbouba), quelques péripéties seront au rendez-vous en cette journée, tout comme les crampes.



Une anxiété à mille visages

Anxiété et panique, deux sentiments renfermés dans le cœur de Alain. Pourquoi? Il est tiraillé sur tous les plans. Entre son père et sa mère, ses origines libanaises et sa vie québécoise, ses amours de jeunesse et ses amitiés du secondaire, la bienveillance de son cousin et ses plans plutôt douteux, ses nombreuses pilules et ses nombreuses crampes; il y a de quoi avoir les épaules lourdes pour ce jeune homme de 28 ans. La caméra capture le tout avec une maîtrise formidable.



À l'instar des pensées de Alain, les plans virevoltent à une vitesse folle donnant le vertige. Après tout, c'est la préparation d'un mariage, tant de détails à planifier qui dépasseront notre futur marié. C'est simple, les plans s'enchaînent tellement rapidement qu'ils dépassent l'espace-temps.



Le présent s'entremêle au passé, dont les définitions sont multiples. 30 minutes avant le mariage, parfois 8 heures ou une journée, ou même 11 ans. Le point narratif est toujours le même, soit le présent, mais il va à la rencontre de différentes périodes de la vie de Alain, semblables à des visiteurs que nous accueillons chez soi. Vraisemblablement, cela représente un véritable casse-tête pour le montage, pourtant c'est comme si de rien n'était. Le montage voyage dans la rivière du temps comme un saumon dans un fleuve, c'est fluide et époustouflant. D'ailleurs, époustouflant est aussi le terme que j'utiliserais pour décrire la séquence finale du film. Une magnifique ode montréalaise prenant la forme d'une scène surréaliste méritant le regard de tous.

Un bouquet de mille fleurs

Tant qu'à jeter des fleurs, continuons : les acteurs. Tous brillent telles des étoiles, mais nous nous devons d'offrir une mention spéciale à Hassan Mahbouba dans le rôle d'Édouard. Son jeu conflictuel et comique du début à la fin s'accouple merveilleusement à ce film en parfaite symbiose avec sa distribution. Oui il y a anxiété, mais les rires ne sont jamais bien loin. En bref, c'est charmant, drôle, magique, et cela sans mentionner la bande sonore géniale. C'est un coup de maître québécois présenté au TIFF.





Un jeu perdu d'avance – *Unidentified*

La dernière minute d'un film est le moment le plus crucial qui soit. Après un bon repas, si le dessert laisse un mauvais goût dans la bouche, la satisfaction n'est plus au moment de quitter la salle à manger, et ce, pour le restant de la soirée. Un film, c'est la même chose. Donc, peu importe si ***Unidentified*** de la cinéaste Haifaa Al Mansour est un film à suspense engageant et bien construit, je ne peux oublier la minute finale et mon mauvais goût dans la bouche une fois sorti du cinéma.

Enquête sur une « Jane Doe »

Une jeune fille morte est abandonnée dans le désert. Impossible de l'identifier, elle est damnée à devenir une « Jane Doe », nom attribué aux victimes sans identité. Nawal (Mila Alzahrani), une jeune femme numérisant des dossiers de la police locale, a été invitée sur les lieux pour offrir un coup de main. Depuis, elle n'a qu'une seule pensée dans sa tête : donner un nom et un sens à la mort de cette inconnue.

Le jeu des trois gobelets

Comment parler de la fin d'un film sans le divulguer ? La question est embêtante, mais il y a une solution : ne pas parler du film du tout.

Vous entrez dans une fête foraine et plus loin à votre droite se trouve un homme derrière un présentoir. Son sourire est carnassier et ses yeux malveillants percent votre regard. Hypnotisé, vous avancez vers le présentoir même si votre bon sens vous conjure de retourner votre pas. Devant l'homme mystérieux se trouvent trois gobelets renversés et une petite pièce. « Vous voulez jouer une partie ? », demande-t-il en étirant son sourire jusqu'à la pointe de ses oreilles. « Les règles sont simples, suivez la pièce et si vous la trouvez, elle est à vous. »

Pourquoi pas ? Ce n'est pas bien compliqué et vous n'avez rien à perdre après tout. Vous vous prêtez donc au jeu et acceptez le défi. L'homme cache la pièce à l'intérieur d'un des gobelets et enclenche son manège. C'est rapide, la dextérité de l'homme est impressionnante, mais vous réussissez de justesse à vous rendre jusqu'à la fin en ayant la pièce dans votre ligne de mire.

Tout fièrement, vous pointez le gobelet de gauche. « Vous êtes sûr ? », dit l'homme affichant un rictus malin. Le gobelet est soulevé et vous êtes abasourdi : rien ! Dans un élan d'incompréhension, vous soulevez les deux autres gobelets et le constat est le même. En lançant une pièce de sa main, l'homme tout souriant et fier de son coup vous souhaite une meilleure chance pour la prochaine fois et ferme le présentoir. Vous vous sentez trahi, seul et sans mot. Vraiment, à quoi bon jouer à un jeu perdu d'avance et dont les règles définies sont renversées sans que vous en soyez informé ? Cette question, je vous la pose.



Chaos assourdissant entre quatre murs - *Noviembre*

Le 6 novembre 1985 est une journée tragique et nébuleuse pour les Colombiens. Durant cette journée, un groupe de guérillas prennent d'assaut le palais de justice du pays pour poursuivre en justice le président Belisario Betancur Cuartas. L'armée prend le dessus et c'est le chaos absolu. Personne ne sait exactement ce qu'il s'est passé à l'intérieur du bâtiment. Avec **Noviembre**, Tomás Corredor ne tente pas d'y répondre, mais bien d'y poser une réflexion avec une attention aux détails qui force le respect.

La salle de bain de la terreur

Assisté de Clara (Natalia Hayes), une révolutionnaire, le meneur de la guérilla M-19, Almarales (Juan Camilo Prada) tient en otage plusieurs membres du palais de justice dans une salle de bain. Rapidement dépassée par les militaires, la guérilla devra tout faire pour rester dans cette salle de bain pour la survie de leur cause et la leur.

Pris en otage par le chaos

Dans cet huis clos, le hors-champ est maître de nous et des personnages. À l'extérieur de la salle de bain, un chaos d'une violence inouïe règne. Tout comme personne ne connaît toute l'histoire de cette prise d'otage, aucune personne de cette salle de bain ne sait ce qu'il se passe au-delà des quatre murs de leur pièce. Des cadavres, des compatriotes perdus dans le champ de bataille, des explosions et des soldats à n'en plus finir; voilà le résumé des seules informations parvenant à l'intérieur de la salle de bain. C'est tendu et oppressant.



Le moteur de la peur repose dans le travail du son. Il est anxiogène et complexe. Tout comme la guérilla et leurs otages, nous sommes pilonnés par un environnement sonore assourdissant. Les coups de feu sont constants tout comme les cris, et une fois une explosion entendue, nous savons que tout peut s'effondrer à n'importe quel moment. L'efficacité du son est amplifiée par la performance des acteurs tout aussi impressionnante. La volonté de fer se lit dans le visage de la guérilla, la peur dans leur non-verbal et la confusion dans leurs yeux. Tomás Corredor est le maître de ce lieu de quelques mètres carrés.

Le hors-champ au détriment du champ

Mais voilà le problème, la pièce ne fait que quelques mètres carrés, cela représente une certaine limite narrative. Malgré tout ce qu'il se passe à l'extérieur de cette salle de bain, nous ne pouvons pas en dire autant à propos de l'intérieur. De la panique et de la confusion résument le tout, et il est difficile de combler un film complet avec cela. Malgré sa courte durée de 77 minutes, nous commençons rapidement à faire le tour des événements. Nous sommes forcés à nous plonger dans le hors-champ, plus efficace que le champ lui-même.

Nous nous devons de rendre à César ce qui est à César ; Tomás Corredor dépasse remarquablement la structure classique du récit historique et offre une œuvre dont la ligne entre fiction et réalité est mince. Le travail de recherche minutieux du cinéaste se ressent dans le résultat et l'immersion est totale. Le film n'a pas la prétention d'amener des réponses, il n'est qu'un plongeon dans un moment tragique de l'histoire de la Colombie, et c'est parfait ainsi.





L'adolescence et ses pommes – *The World of Love*

La recette du film « coming of age » en est une difficile à manier. Aux abords simples, il est pourtant très simple d'en perdre toutes les saveurs si des ingrédients fades sont utilisés. C'est pour cette raison qu'il faut la savourer lorsqu'elle est concoctée par un chef (ou une cheffe coréenne dans ce cas-ci), comme c'est le cas avec ***The World of Love*** par Yoon Ga-eun.

À quoi bon la jeunesse sans la folie

Joo-in (Seo Su-bin) est une adolescente aux apparences insouciantes. Elle savoure la vie et n'a pas le temps de penser aux détails anodins qui l'entoure, comme son avenir, par exemple. Non, Joo-in préfère plaisanter avec ses amies, savourer diverses aventures amoureuses et pratiquer le taekwondo. Toutefois, la libération d'un agresseur sexuel dans son quartier va mettre en péril la légèreté de sa vie d'adolescente.



La dualité d'une pomme

Joo-in est assise aux côtés de sa professeure dans son bureau. Elles discutent ensemble à propos des aspirations professionnelles de l'adolescente, mais quelque chose bloque la conversation. Une pomme posée sur un bureau absorbe tout l'intérêt de Joo-in. Agacée, la professeure l'offre à son élève. Celle-ci la prend et est tout simplement pétrifiée : Joo-in n'aime pas les pommes. Après quelques secondes de silence, elle se met à rire et redonne le fruit à sa professeure. C'était une mise en scène de mauvais goût, une blague dont l'adolescente répétera le schéma à plusieurs reprises.



Outre sa nature alimentaire, la pomme est un objet fort en symbolisme. En Occident, la pomme du jardin d'Éden est un classique. Le fruit représente le péché originel et y croquer à pleines dents est synonyme de connaissances interdites, mais aussi de passion charnelle. En Corée du Sud, « pomme » s'écrit « sa-gwa » et est un homonyme de « pardon ». La pomme représente donc les plaisirs charnels et le pardon, deux thèmes majeurs de l'œuvre.

Tout simplement intelligent

Tout comme le fruit est trompeur dans sa simplicité, le film l'est tout autant. La vie de Jooin est loin d'être seulement frivole. Elle renferme ses questionnements, une recherche de soi et aussi ses démons. Cela s'applique aussi à l'ensemble des personnages ô nombreux. Leur surface charmante n'est qu'une porte vers un for intérieur où incertitude et impulsivité se rencontrent. C'est dans ce rapport conflictuel que repose la beauté du film.



La caméra est là pour capturer non des acteurs en pleine prestation, mais bien des personnages qui prennent vie. Nous passons de la légèreté amusante à une éruption d'émotions douloureuses en un claquement de doigts, car c'est cela la vie après tout. Il y a une sincérité et une intelligence remarquable renfermées dans l'œuvre. Ces qualités brillent de mille feux lorsque le film touche au sujet sensible des agressions sexuelles et de leurs cicatrices. Aucune maladresse et aucun cliché, ce n'est que sincère et touchant. Il n'y a rien à redire, cette recette de « coming of age » concoctée par la cheffe coréenne en est une digne d'un restaurant du Guide Michelin.





D'une évidence trop parfaite – *Orwell : 2+2=5*

Retourner dans le passé pour explorer l'actualité, voilà une spécialité du documentariste Raoul Peck, et son nouveau film, *Orwell : 2 + 2 = 5*, en est la continuité. S'il y a bien un auteur dont les écrits seront malheureusement toujours d'actualité, c'est à coup sûr George Orwell. L'unir avec le présent est d'une évidence, mais tout comme l'est l'imperfection du résultat.

1936, 1984 et 2025

Par la voix de l'acteur Damian Lewis, nous écoutons les écrits du journal intime de George Orwell rédigés durant la dernière année de sa vie, en 1936, au moment où il achevait l'écriture de son roman mythique *1984*. Avec des images d'actualité et de diverses adaptations de l'œuvre, nous buvons les paroles de l'auteur dont l'écho est entendu jusqu'ici, en 2025.

Un fleuve de connaissances en deux voies...

Commençons par l'évidence : le sujet traité ici est très important. La précarité de la démocratie est un enjeu méritant le regard de tous et Raoul Peck réussit à le démontrer par son puits de connaissances toujours aussi impressionnant par sa profondeur quasi infinie. La quantité d'images d'archives condensées à l'intérieur du documentaire en plus de l'utilisation pertinente d'une multitude de films est impressionnante. Cette démarche traditionnelle à Raoul Peck (souvenons-nous de *I Am Not Your Negro* en 2016) rend la narration fluide et nous permet de nous laisser transporter par le fleuve de notre colère contre la société et ses failles antidémocratiques. Le tout étant dit, le résultat n'est pas parfait.



La volonté de mettre les écrits personnels de George Orwell en parallèle avec la société moderne semble paraître d'une évidence absolue ; qui n'a pas comparé la démocratie contemporaine à 1984 dans les dernières années ? La réalité de l'exécution cependant contredit l'évidence. Autant cette dualité narrative est bien amenée, il est un peu plus difficile de le maintenir pendant deux heures. La symbiose des deux sujets se perd et ils deviennent chacun une ligne narrative en conflit avec son opposé, cassant ainsi le rythme du documentaire.

...se déversant dans la marée des médias

La richesse en archives du documentaire, elle aussi initialement évidente, devient un boulet pour le public. Nombreuses sont les images, mais plus rares sont les contextes. Quiconque n'ayant pas les références va être abandonné à eux-mêmes, il y a donc une certaine limite au caractère informatif de l'œuvre. De plus, malgré l'importance capitale d'exprimer la mise à risque de la démocratie contemporaine, le documentaire n'apporte pas de grandes nouveautés. Outre les événements d'actualité connus de tous et une conclusion sur l'importance de la prise de parole face à la montée de l'autoritarisme, les écrits de George Orwell n'amènent pas beaucoup de fraîcheur sur ce sujet déjà discuté à maintes reprises dans plusieurs médias.

En bref, nous avons besoin de continuer d'entendre ces voix en tant que société. Celles qui nous rappellent que notre démocratie et notre liberté sont des droits qui reposent sous une épée de Damoclès prête à sceller notre sort. Seulement, si nous recyclons les discours, ces voix se perdent dans la marée des médias. Nous souhaitons mieux que cela, surtout lorsque ce sont des voix brillantes, comme celle de Raoul Peck.





Un voleur de bicyclette à Chinatown - *Lucky Lu*

Tant que la misère sociale existera, il existera toujours des films pour la mettre sous les projecteurs ; et croyez-moi, cette misère n'est pas près de disparaître. Empruntant un narratif hommage au classique néoréaliste italien ***Le Voleur de bicyclette*** (Vittorio De Sica, 1948), le réalisateur canadien-coréen Lloyd Lee Choi décide de raconter avec ***Lucky Lu*** la pénible aventure d'un immigrant chinois à Seattle avec un réalisme touchant.

Un livreur sans pain sur la table

Lu (Chang Chen) réside à Seattle depuis quelques années. Anciennement propriétaire d'un restaurant et maintenant livreur pour une application, il survit comme il peut. Cela ne sera plus suffisant lorsque sa femme (Fala Chen) et sa fille (Carabelle Manna Wei) emménageront chez lui. Que devra-t-il faire pour assurer un toit au-dessus de leurs têtes ?

La misère d'un point de vue contemporain

La comparaison avec ***Le Voleur de bicyclette*** est loin d'être anodine, elle est flagrante et assumée. Une journée complète où Lu accompagnée de sa petite fille tente de trouver le moindre billet vert sur leur chemin après s'être fait voler sa bicyclette ; et je pourrais en dévoiler davantage pour prouver mon point, mais à quoi bon. N'est-ce pas là une ambition vouée à l'échec de suivre les pas si près d'un des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma ? Non, la démarche fonctionne même très bien.



Il faut le voir comme un « remake » officieux relatant une nouvelle misère, bien plus moderne que celle d'il y a plus de 75 ans. L'essence néoréaliste est présente, tout comme celle tragique. Rien n'est servi sur un plateau d'argent à Lu, mais plutôt sur un plateau de malchance (le titre du film étant ici d'une triste ironie). Nous ressentons au travers de ce père et de sa fille toute la précarité d'une famille immigrante dans un système capitaliste qui n'a pas été construit pour eux.

Un miroir « Made in Chinatown »

Cette misère ne s'arrête toutefois pas seulement à eux, elle touche l'ensemble du quartier chinois de Seattle. Avec une cinquantaine de lieux de tournage, le quartier chinois et sa communauté représentent aussi ce miroir de la précarité. Ce n'est pas spectaculaire ni sensationnaliste, c'est authentique. L'authenticité touche aussi les acteurs, plus humains que professionnels.

Toutefois, tout n'est pas tragédie ; même dans les fonds de ruelles, nous pouvons y retrouver une fleur abandonnée. Ici, cette fleur prend la forme d'une petite fille. Yaya (préférentiellement appelée Queenie, son prénom américain comme elle le rappelle souvent à son père) est adorable et touchante. Spectatrice de tout ce malheur, jamais elle n'incarne le désarroi pour autant. La lueur de naïveté inspirante dans ses yeux réchauffe le cœur de tous, autant celui du public que celui de son père.



En conclusion, est-ce pessimiste ou optimiste ? Même si la tragédie prédomine, il y a certaines nuances (toutes dévoilées à la scène finale avec une beauté discrète). Les réponses peuvent varier. Une chose certaine toutefois est que nous sommes devant un film authentique avec une empathie rare pour ses sujets et la communauté chinoise.





L'argent pousse dans les arbres venineux - *Gagne ton ciel*

Les faits divers sont une éternelle source d'inspiration pour les artistes. L'inspiration ne provient pas seulement de l'événement en lui-même, mais aussi de ce qu'il cache derrière lui. Quel type de personne était celle qui a commis un tel geste ? ***Gagne ton ciel*** de Mathieu Denis emprunte une telle approche avec une minutie remarquable.

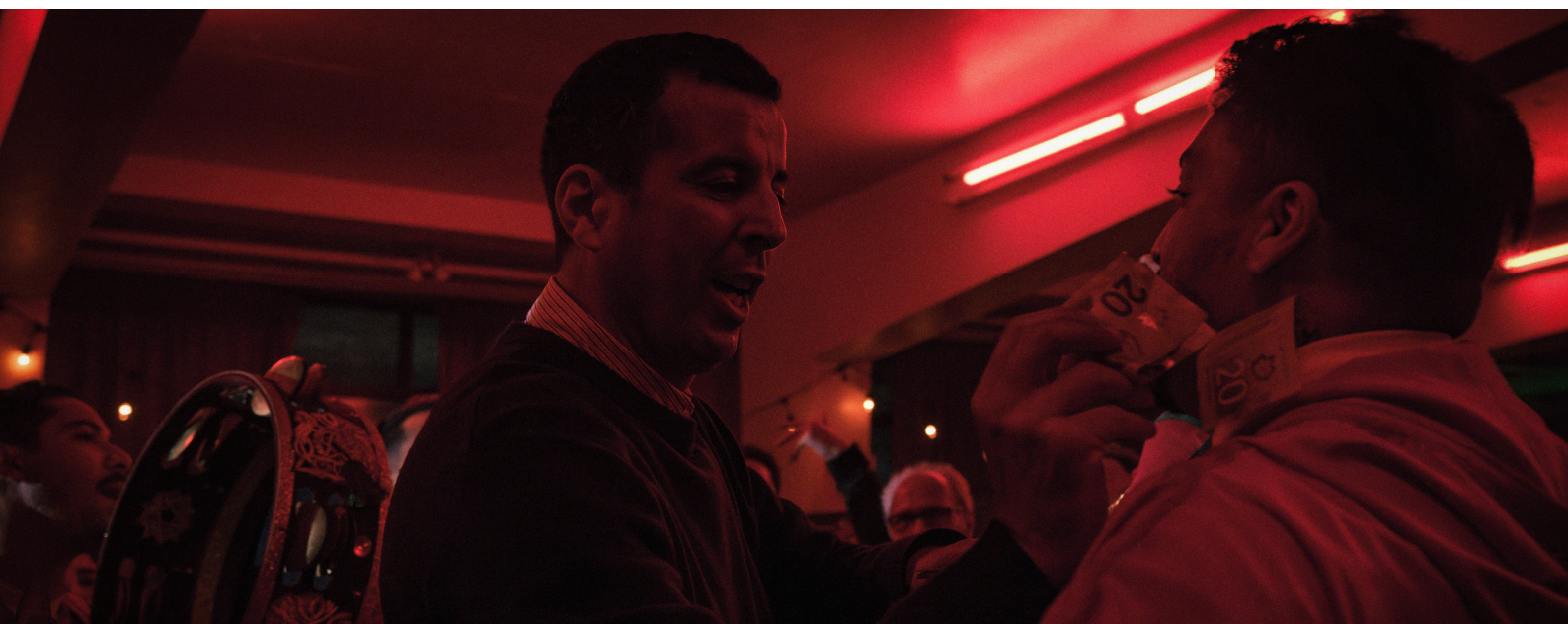
La face cachée du ciel

Nacer (Samir Guesmi) est le mari de la charmante Farrah (Meriem Medjkane) et le père d'une famille de trois enfants au succès scolaire indéniable. Tout est parfait ; une sécurité d'emploi, une communauté chaleureuse et une belle maison. Que demander de plus ? Là repose le problème, nous pouvons toujours demander plus. Les ambitions de Nacer dépassent le ciel, mais les moyens pour les atteindre mèneront le cinquantenaire vers un chemin sombre.



La puissance du doux billet vert

Le rêve américain est un moteur d'espoir depuis des siècles. La fascination qu'il engendre met au monde parfois le meilleur d'une personne, et souvent le pire. Jusqu'où pouvons-nous aller au nom du doux billet vert ? Comme le film le dévoile, très loin. L'extraordinaire est à la portée du plus ordinaire d'entre nous. Avec un processus narratif méthodique, l'œuvre ne se contente pas de montrer l'acte irréversible, mais bien tout le chemin pour s'y rendre.



L'éclosion d'une plante vénéneuse

Le point de départ est chez un concessionnaire d'automobiles. Nacer caresse avec fascination une Lexus. Ses rêves lui permettent de s'envoler, mais la réalité de sa situation financière le remet les deux pieds sur terre ; le cinquantenaire n'a pas d'enjeux pécuniaires, mais des limites lui sont prescrites. Ses rêves matérialistes, alimentés par la figure d'un milliardaire canadien, ne disparaîtront pas pour autant. Ils sont implantés en lui, comme une plante vénéneuse en constante croissance, et chaque obstacle (frais de scolarité énormes, ami souhaitant revenir en arrière sur son investissement en bourse, sentiment d'infériorité dans le milieu bourgeois) est une goutte d'eau de plus. La fleur qui en clôt est sombre, mais elle sera reconnaissable par tout le monde.



Ladite fleur prend son temps pour éclore. Avec une durée de près de 2 h, l'événement ultime ne survient que bien tard dans le film. N'ayez crainte, l'ennui ne comble pas le vide pour autant. Le jeu d'acteur charismatique et sombre de Samir Guesmi, la mise en scène discrète et réfléchie, le scénario calculé à la ligne près ; il y a un travail impressionnant derrière l'œuvre et il mérite d'être savouré. Les récits mettant en alerte les dérives du capitalisme font légion, mais rares sont ceux traités avec un tel respect envers son sujet.





Un film à ne pas cacher sous le lit - *Dust Bunny*

La vie n'est pas que joie et arc-en-ciel. Tous portent dans leur for intérieur une face plus sombre, un monstre toujours derrière soi en quelque sorte. Parfois, notre monstre nous suit littéralement. C'est le cas dans ***Dust Bunny*** de Bryan Fuller, une comédie d'action avec une pincée d'horreur aussi farfelue que charmante.

Un mystérieux chasseur de lapin

Aurora (Sophie Sloan) a un problème : un monstre prenant la forme d'un lapin se cache sous son lit. Ses parents adoptifs, insouciant aux avertissements de leur fille, succombent aux crocs de la créature sanguinaire. Abandonnée à elle-même, Aurora est sans espoir jusqu'au jour où elle découvre les talents de chasseur de monstre de son voisin étrange (Mads Mikkelsen). Elle décide de l'engager pour achever le monstre de sa vie.

Du bonheur et un monstre

Difficile de ne pas afficher un sourire devant un tel narratif. Une sorte de conte enfantin intégrée dans le récit classique du tueur à gages en quête de rédemption. Les monstres sont autant spirituels que faits de chair (ou de poussière). Cette dualité est encore plus fantastique grâce au duo d'acteurs présenté devant nous. La jeune et amusante Sophie Sloan tient tête au vétéran Mads Mikkelsen et leurs échanges sont d'un mordant délicieux. Chaque dialogue est une fléchette lancée en plein dans le mille.



Concept farfelu; le film l'assume pleinement et c'est à son avantage. Le symbolisme du monstre, digne d'une fable, est vite compris et n'est jamais surligné à l'aide d'un gros marqueur. Ainsi, le rythme est efficace et le ton, constant. Certaines scènes plus tendres sont tout de même permises, mais toujours avec un humour pince-sans-rire en fond. En bref, sans être révolutionnaire, l'écriture réussit à charmer son public avec une aisance remarquable.



Plus farfelu que flamboyant

Comme toute comédie d'action, le divertissement repose aussi sur les scènes d'action offertes avec parcimonie et une empreinte hongkongaise, comme il est maintenant exigé du cinéma d'action moderne depuis *John Wick* (Chad Stahelski, 2014). La première séquence, localisée dans le quartier chinois, sera la plus flamboyante et celles qui suivront manqueront d'inspiration, elle aussi parcimonieuse. C'est bien monté, les mouvements sont là, mais avec un peu moins de spectaculaire.

Comme la foule en délire l'a démontré au moment de la projection au TIFF, ces imperfections sont rapidement oubliées, et ce, avec raison. C'est du plaisir brut comme il nous en est rarement offert. Le monstre se cache dans les détails, mais aussi bien le laisser sous le lit celui-là.





Un diamant de chair et de rouille - *Junk World*

Niche dans la communauté cinéphile, mais près du cœur de ceux qui l'ont rencontré, ***Junk Head***, film d'animation japonais usant de la technique image par image (ou « stop motion » en anglais) créé de toutes pièces par Takehide Hori en 2017, avait su charmer son public. Amusante, répugnante et d'une créativité indéniable; cette œuvre a nécessité plus de 7 ans de production et cela a représenté tout un défi d'envergure pour cet homme sans expérience auparavant... Mais pourquoi s'arrêter là ? Accompagné cette fois-ci d'une petite équipe, le cinéaste a annoncé une trilogie dont le deuxième opus, qui est un préquel, a été dévoilé au TIFF : ***Junk World***. Le charme et la créativité sont toujours de la partie, et ce, en quantité débordante, mais la magie ne l'est pas toujours.

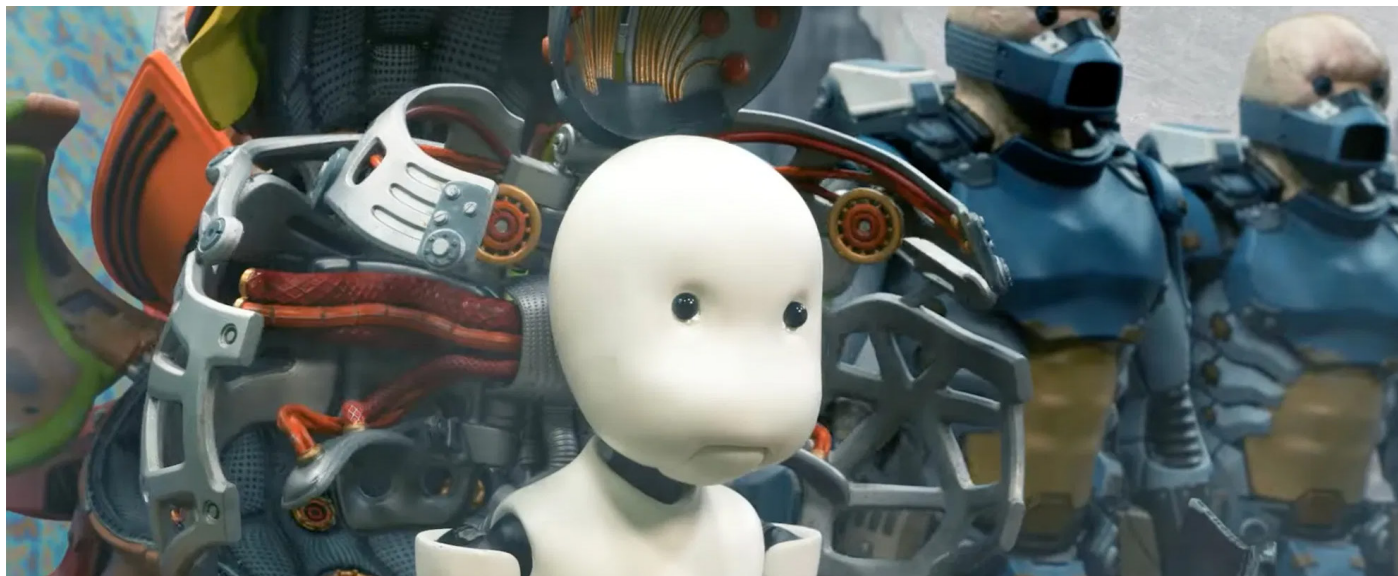
Le déclin de l'empire humain

Après plus d'un siècle de guerre, un traité de paix a été signé entre les humains et les mulligans, ces créatures artificielles créées par les Hommes et enfermées dans un monde souterrain. Cependant, une force d'origine inconnue localisée chez les mulligans met en péril la paix entre les deux peuples. Une alliance sera formée pour y mener une enquête sous l'œil malveillant d'une mystérieuse secte.



Aucune limite n'est permise

Débutons avec les fleurs, impossible de ne pas en lancer à la vue de cet univers dystopique créé de toutes pièces à la main. Il est monstrueusement magnifique. Des abominations prenant mille et une formes, une ville futuriste abandonnée dans la rouille et la chair, un désert sauvage construit dans la pierre ; il n'y a rien à redire, c'est précis, créatif et parfait. Le monde créé est une parfaite symbiose entre le « body horror » et la comédie burlesque, devenue la signature du cinéaste.



La créativité n'est pas seulement physique, elle est aussi narrative. Loin de se recycler dans ses histoires, Takehide Hori part dans une direction complètement différente avec ce nouvel opus. Plus qu'une simple exploration d'un univers en décadence, cette fois-ci c'est l'exploration de plusieurs univers en décadence. Les concepts quantiques de l'espace-temps sont traités avec une ingéniosité hilarante qui surprendra plus d'un public. Les dangers de l'incompréhension et de la redondance sont surmontés, mais l'exécution ne sera pas toujours parfaite. Après un certain moment, malgré tout le plaisir éprouvé à l'intérieur de ce manège rocambolesque, il y aura des questionnements au sujet de la destination de l'aventure dont la fin est introduite avec une certaine maladresse.

Tout est pardonné, car le cœur de l'œuvre originale y est toujours. Chacun des personnages est charmant dans leur caricature et les scènes grotesques rappelleront l'époque glorieuse des classiques films sur vidéocassettes. C'est absurde, c'est répugnant et c'est bizarre. Ce deuxième succès prouve une fois de plus que Takehide Hori est un maître incontesté du spectacle se savourant en foule, tard dans la nuit et avec un bol de popcorn à la main.





Un soleil levant dans un monde froid - *Rental Family*

Après le touchant **37 Seconds** en 2019, la cinéaste japonaise Hikari est de retour avec son deuxième long-métrage, ***Rental Family***, dont les teintes proviennent de la même palette de couleurs. La différence repose dans le choix du protagoniste. Ici, notre protagoniste n'est pas marginalisé en raison d'un handicap, mais de sa nationalité ; être un grand Américain en terre nippone. Sans surprise, c'est encore un succès touchant.

Un gentil géant américain

Philip (Brendan Fraser) est un acteur américain immigré au Japon depuis sept ans. Malgré son intégration dans la société nippone, autre que son rôle de superhéros dans une publicité de dentifrice, sa recherche de rôles est peu fructueuse. Cela change après la découverte d'une société d'acteurs au service singulier ; incarné de réels rôles dans la vie des Japonais. Terminé les caméras et les histoires artificielles, il est temps de créer de véritables émotions.



Seul, mais ensemble

La solitude urbaine est inévitable. Philip en est l'exemple parfait. Petit géant américain dans le pays du Soleil levant, il est incapable de s'intégrer sur le plan culturel, professionnel et social. Le silence résonne à l'intérieur de son petit appartement et de son cœur. Il n'est pas seul habité par ce mal. Un vieil acteur sans public, un adulte isolé dans son appartement en désordre, une petite fille sans père ; l'arc-en-ciel de la solitude prend bien des couleurs. Le film emprunte un narratif ingénieux pour projeter toutes ces couleurs à l'écran tout en exprimant le pouvoir qu'un simple regard peut avoir sur un individu.

Le message ne résonnerait pas aussi fort à l'intérieur de nous sans le talent remarquable de l'ensemble des acteurs. Certes, la vedette ici est le regard doux de Brendan Fraser, de nouveau sous les projecteurs depuis sa performance dans **The Whale** (Darren Aronofsky, 2022), et ce, pour de bonnes raisons, mais ses collègues ne se laisseront pas vaincre si facilement. Les mentions spéciales reviennent au regard triste de Takehiro Hira (Shinji, le fondateur de la société d'acteurs) et le regard fringant de Akira Emoto (Kikuo, le vieil acteur isolé), mais tous ajoutent un charme incontestable à ces personnages touchants par leurs couleurs.



Sans être aussi unique et émouvant que **37 Seconds**, ce nouveau long-métrage prouve hors de tout doute que la cinéaste Hikari en est une à surveiller. Elle projette à l'écran avec une aisance magnifique le poids de la marginalité et le pouvoir revigorant d'un peu de douceur humaine. Elle bâtit de sa pellicule des liens puissants entre ses personnages et son public. Avec cette cinéaste, nous avons droit à une pause de solitude pour un peu moins de 2 h, de quoi réchauffer les cœurs les plus froids.





C'est normal aux États-Unis – *Normal*

Comment imaginez-vous un petit village américain? Un petit bar où se réunissent les habitués chaque soir, une vieille dame chaleureuse vendant des balles de laine de toutes les couleurs, une rue principale où tout le monde se salue à la première occasion. Et des armes à feu. Par milliers. Et bien, sachez que vous n'êtes pas seule à croire cela, c'est aussi le cas de Ben Wheatley, réalisateur de ***Normal*** dévoilé au TIFF. Tout cliché est pardonné lorsqu'il est offert dans un plateau aussi séduisant.

Shérif malgré lui

C'est l'hiver, et le shérif de Normal, Minnesota, est décédé, quelqu'un doit prendre sa place jusqu'à l'élection de la relève. Ce sera le rôle de Ulysses (Bob Odenkirk), choisi pour sa nonchalance dans l'application de la Loi. Tout ce qu'il souhaite c'est de laisser la petite ville comme elle était à son arrivée. Ce ne sera malheureusement pas possible au moment où des yakuzas s'introduiront dans la charmante communauté.



Des blessures plus profondes que le film

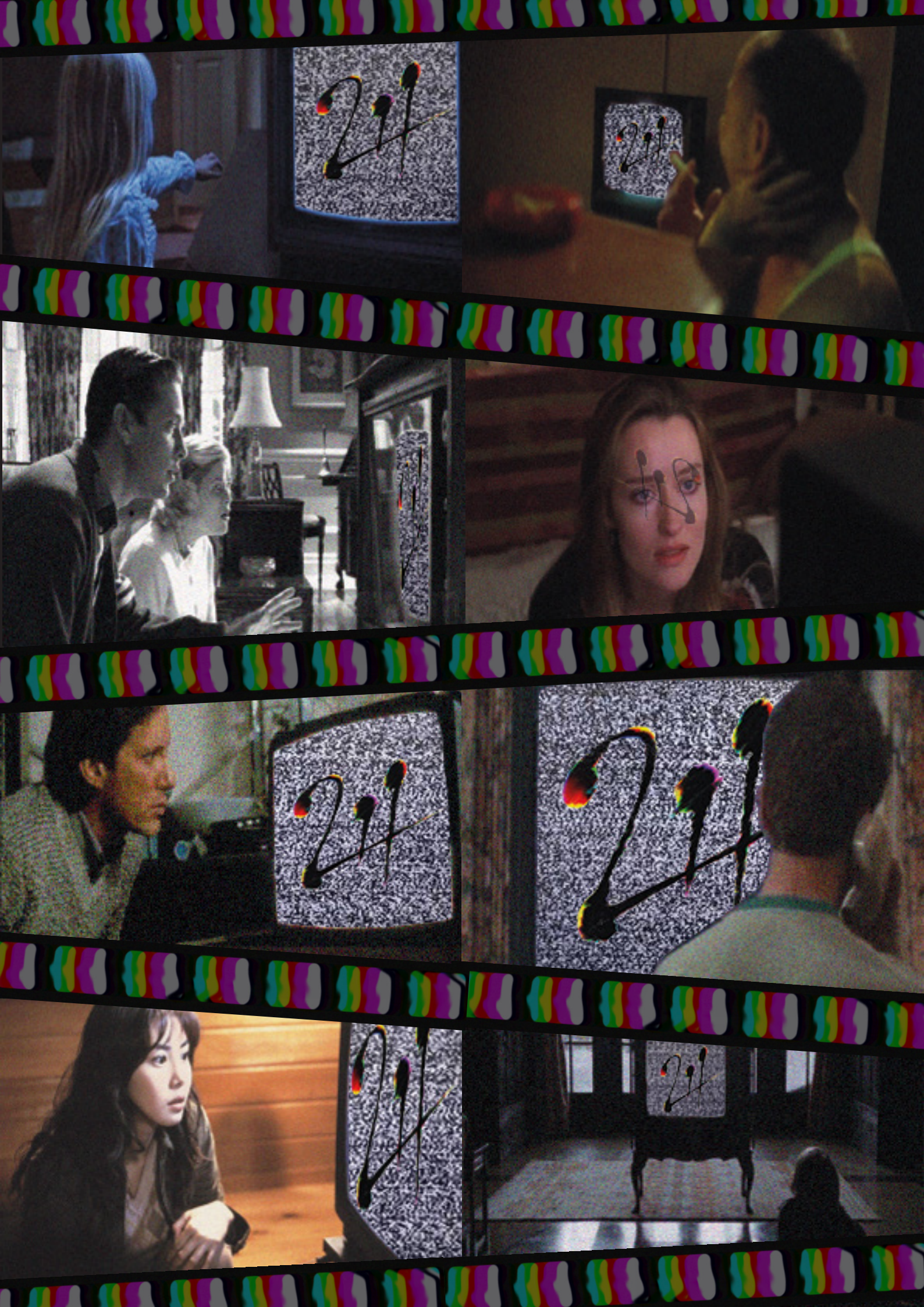
Je vais vous avouer qu'il m'est bien difficile ici de pointer du doigt le message exprimé par le film, assumant qu'il soit existant. Si nous pelletons à l'intérieur de toute cette neige et ces fusillades, peut-être trouverons-nous un discours d'une lucidité rare au sujet de sa société ou un message poignant à envoyer au monde ? Je pourrais essayer de créer un tableau à thèmes et ainsi déceler avec clairvoyance toutes les subtilités cachées, mais le résultat serait au mieux farfelu. Contentons-nous d'une représentation caricaturale de la violence, de la polarisation de la société et de l'importance de faire la paix même lorsqu'elle paraît absurde. C'est bien suffisant si vous voulez mon avis.

Car oui, c'est un spectacle caricatural et il est pleinement assumé ainsi. Tout explose, les balles virevoltent dans tous les sens et la justice a levé son drapeau blanc taché de sang. Un western en pleine tempête de neige où la rue principale est le champ de bataille. L'amour de la brutalité est le véritable shérif des lieux. Ces carnages deviennent longs après un moment, mais il y aura toujours un petit éclair d'inspiration par-ci par-là pour raviver les foules assoiffées de sang.

Un carnage rocambolesque

Toutefois, l'essence du plaisir repose dans l'écriture narrative, bien moins cliché que ce que le synopsis laisse paraître. Oui, les personnages sont des caricatures sur pattes, ce sera l'intégralité de leur charme. Telle une partie d'échecs, l'intérêt repose plutôt dans le mouvement des pions. Que faire avec tout ce beau monde ? Plusieurs coups seront joués et jamais ils ne seront prévisibles. Les tournures sont aussi multiples que les cadavres. Sont-elles toutes vraisemblables ? Pas exactement, mais elles sont d'une absurdité amusante, car là repose sans doute le message du film : au diable le réalisme, laissez place au spectacle !







Le 24 Regards

Le cinéma sous tous ses angles

Vous voulez publier un texte ? Envoyez-le à le24regards@gmail.com et votre texte sera lu et révisé pour le prochain numéro.



[@le24regards.bsky.social](https://le24regards.bsky.social)
<https://le24regards.ca>